



Howard Zinn

Adapté par Rebecca Steffoff

1492-1898 : LA CONQUÊTE



**HISTOIRE  
POPULAIRE  
DES USA  
POUR LES ADOS**



AU DIABLE VAUVERT

*Une histoire populaire  
des États-Unis  
pour les ados*

Volume 1  
1492-1898 : La conquête

AU DIABLE VAUVERT

ISBN : 978-2-84626-257-6

© Howard Zinn, 2007

Publié en 2007 par Seven Stories Press, New York, USA

© Éditions Au diable vauvert, 2010, pour la présente édition

Crédits iconographiques :

P. 16, 48, 66, 82, 102, 118, 132, 166 : The Granger Collection

P. 34, 148, 184, 202 : Corbis

Au diable vauvert

[www.audible.com](http://www.audible.com)

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

[contact@audible.com](mailto:contact@audible.com)

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Howard Zinn  
Adapté par Rebecca Stefoff

*Une histoire populaire  
des États-Unis  
pour les ados*

Volume 1  
1492-1898 : La conquête

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Diniz Galhos

*À tous les parents et à tous les professeurs qui au long des années ont réclamé une histoire du peuple pour les jeunes, ainsi qu'aux jeunes générations qui, nous l'espérons, utiliseront tous leurs talents pour rendre ce monde meilleur.*

*Merci à Dan Simon, de Seven Stories Press, pour avoir initié cette Histoire populaire des États-Unis pour les ados, et à Theresa Noll, également de Seven Stories Press, pour avoir dirigé ce projet si efficacement.*

*Un hommage tout spécial à Rebecca Steffoff, pour s'être attelée à la tâche héroïque d'adapter Une histoire populaire des États-Unis pour les jeunes lecteurs.*

# Sommaire

Introduction	9
Chapitre 1 : Christophe Colomb et les Indiens	15
Chapitre 2 : Noirs et blancs	33
Chapitre 3 : Qui étaient les colons ?	47
Chapitre 4 : La tyrannie reste la tyrannie	65
Chapitre 5 : Révolutions	81
Chapitre 6 : Les femmes dans l'Amérique des premières années	101
Chapitre 7 : Tant que l'herbe poussera et que l'eau coulera	117
Chapitre 8 : La guerre contre le Mexique	131
Chapitre 9 : Esclavage et émancipation	147
Chapitre 10 : L'autre guerre civile	165
Chapitre 11 : Barons voleurs et rebelles	183
Chapitre 12 : L'empire américain	201
Glossaire	215

## Introduction

Depuis la première publication de mon livre *Une histoire populaire des États-Unis*, il y a de cela vingt-cinq ans, parents et enseignants n'ont eu de cesse de m'en demander une version attrayante pour les jeunes. Je suis donc extrêmement heureux que Seven Stories Press et Rebecca Stefoff se soient attelés à la tâche héroïque d'adapter mon ouvrage à l'attention des jeunes lecteurs.

Au fil des ans, j'ai souvent eu droit à ces questions récurrentes : « Pensez-vous que votre histoire des États-Unis, qui est radicalement différente des versions enseignées, convienne à un jeune lectorat ? N'est-elle pas susceptible de susciter chez eux une certaine désillusion vis-à-vis de notre pays ? Est-il juste d'être aussi critique à l'endroit des politiques conduites ? Est-il juste de saper le prestige des héros traditionnels de notre nation, tels que Christophe Colomb, Andrew Jackson ou Theodore Roosevelt ?

N'est-il pas antipatriotique d'insister sur l'esclavage, le racisme, les massacres d'Indiens, l'exploitation des travailleurs, l'expansion et le développement impitoyables des États-Unis au détriment des Indiens et des citoyens d'autres pays ? »

Je me suis toujours demandé ce qui poussait certaines personnes à croire que les adultes étaient en mesure d'entendre des points de vue aussi critiques, mais pas des enfants ou des adolescents. Ces gens sont-ils réellement convaincus que les jeunes sont incapables de s'intéresser à de tels sujets ? Il me semble injuste de traiter les jeunes lecteurs comme s'ils n'étaient pas assez mûrs pour regarder en face les politiques menées par leur pays. Tout cela se résume à une simple question d'honnêteté. De la même façon qu'il nous faut, en tant qu'individus, reconnaître nos erreurs en toute honnêteté pour espérer les corriger, il me semble que nous devrions reconnaître nos fautes lorsqu'il est question des politiques menées par notre pays.

De mon point de vue, le patriotisme n'est pas l'acceptation aveugle des décisions du gouvernement. Un tel comportement est tout sauf une caractéristique d'un régime démocratique. Quand j'étais enfant, on nous enseignait que lorsqu'un peuple ne remettait pas en question les actions de son gouvernement, c'était le signe qu'on avait affaire à un État totalitaire. Le fait de vivre dans un État



démocratique suppose qu'on a le droit de critiquer la politique menée par son gouvernement.

Les principes essentiels de la démocratie sont exposés dans la Déclaration d'indépendance, qui fut adoptée en 1776 afin de signifier que les colonies américaines ne reconnaissaient plus la domination britannique. La Déclaration stipule clairement qu'aucun gouvernement n'est sacré, ou au-delà de toute critique, car tout gouvernement est une création artificielle, conçue par le peuple afin de garantir le droit de chacun à « la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur ». Et lorsqu'un gouvernement ne remplit pas cette obligation, toujours selon la Déclaration, « il est du droit du peuple de modifier ou d'abolir le gouvernement ».

Et s'il est du droit du peuple « de modifier ou d'abolir » le gouvernement, il est aussi de son droit, assurément, de le critiquer.

Je ne crains pas de désillusionner les jeunes en soulignant les défauts de nos héros traditionnels. Nous devrions être capables de dire la vérité au sujet de ces personnes qu'on nous a enseigné à considérer comme des héros, et qui en vérité sont loin de mériter notre admiration. Pourquoi devrions-nous considérer comme héroïque le fait d'avoir balayé un territoire inconnu d'une violence véhémente, à la manière de Christophe Colomb, à seule fin d'y trouver de l'or ? Pourquoi devrions-nous considérer

comme héroïque le fait de chasser les Indiens de leurs terres, à la manière d'Andrew Jackson ? Pourquoi devrions-nous considérer Theodore Roosevelt comme un héros pour avoir été l'instigateur de la guerre hispano-américaine, chassant l'Espagne de Cuba non pour libérer l'île, mais pour en prendre le contrôle ?

C'est vrai, nous avons tous besoin de héros, de personnes que l'on admire et que l'on considère comme des exemples pour l'humanité. Mais je préfère considérer Bartolomé de Las Casas comme un héros, pour avoir révélé les violences perpétrées par Christophe Colomb à l'encontre des Indiens des Bahamas. Je préfère considérer les Indiens Cherokee comme des héros, pour la résistance qu'ils opposèrent lorsqu'on voulut les chasser des terres où ils vivaient. De mon point de vue, c'est Mark Twain qui est un héros, pour s'en être pris au président Theodore Roosevelt après que celui-ci eut salué un général américain qui avait massacré des centaines de personnes aux Philippines. Je considère Helen Keller comme une héroïne parce qu'elle critiqua la décision du président Woodrow Wilson d'envoyer de jeunes Américains dans cette boucherie que fut la première guerre mondiale.

Mon point de vue, critique vis-à-vis de la guerre, du racisme et de toute forme d'injustice économique, s'applique à l'ensemble de l'histoire des États-Unis,

y compris la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui.

Plus de cinq ans ont passé depuis la dernière édition d'*Une histoire populaire des États-Unis*, et la présente édition, destinée aux jeunes, me donne l'occasion de mettre à jour cette histoire, au tout dernier chapitre, jusqu'à la fin de l'année 2006, au beau milieu du second mandat présidentiel de George W. Bush, trois ans et demi après le début de l'invasion de l'Irak par les États-Unis d'Amérique.

Howard Zinn, 2007

CHAPITRE 1

---

Christophe Colomb  
et les Indiens



Les hommes et les femmes arawak quittèrent leurs villages pour se rendre sur la côte. Guidés par l'étonnement et la curiosité, ils nagèrent même pour s'approcher de cet énorme navire curieux. Lorsque Christophe Colomb et ses soldats arrivèrent sur la terre ferme, armés d'épées, les Arawak coururent les accueillir. Dans son journal de bord, Christophe Colomb écrivait plus tard :

« Ils [...] nous apportèrent des perroquets, des balles de coton, des lances et bien d'autres choses, qu'ils nous échangèrent contre des perles de verre et des grelots. De leur plein gré, ils échangèrent tout ce qu'ils possédaient. [...] Ils étaient bien bâtis, avec des corps harmonieux et des traits agréables. [...] Ils ne portent pas d'armes, dont ils ne connaissent

---

Ci-contre : Attaque d'un village fortifié pequot menée par le capitaine Mason (1637).

pas l'usage, car lorsque je leur montrai une épée, ils la saisirent par la lame et se coupèrent du fait de leur ignorance. Ils ne connaissent pas le fer. Leurs lances sont faites de canne. [...] Ils feraient de parfaits serviteurs. [...] Avec une cinquantaine d'hommes, nous pourrions les soumettre, et leur faire faire ce que bon nous semble.»

Les Arawak vivaient sur les îles Bahamas. Tout comme chez les Indiens du continent américain, l'hospitalité et le partage faisaient partie de leurs valeurs. Mais Christophe Colomb, le premier représentant de la civilisation européenne à atteindre les Amériques, avait soif de richesses. Dès son arrivée sur ces îles, il captura des Arawak par la force afin de leur soutirer des informations. Car, plus que tout, Christophe Colomb désirait savoir où était caché leur or.

Colomb avait réussi à convaincre le roi et la reine d'Espagne de financer son expédition. De même que les autres nations européennes, l'Espagne avait besoin d'or. Il y en avait aux Indes, nom que les Européens donnaient à l'époque à l'Inde et à l'Asie du Sud-Est. Les Indes disposaient d'autres biens de grande valeur, tels que la soie et les épices. Mais pour se rendre de l'Europe jusqu'en Asie par la terre, il fallait emprunter une route longue et périlleuse : aussi, les nations européennes s'étaient-elles mises à rechercher une façon de rallier les Indes par la mer.

L'Espagne décida de miser sur Christophe Colomb. S'il arrivait à rapporter de l'or et des épices, il obtiendrait en retour 10 % des profits. Il serait nommé gouverneur de toutes les terres qu'il découvrirait et obtiendrait le titre d'« Amiral de la Mer Océane ». Il partit avec trois navires, espérant devenir le premier Européen à atteindre l'Asie en traversant l'océan Atlantique.

Comme la plupart des gens instruits de son époque, Christophe Colomb savait que la Terre était ronde. Cela signifiait qu'en quittant l'Europe, et en se dirigeant toujours vers l'ouest, il parviendrait logiquement à rejoindre l'est. Cependant, Christophe Colomb imaginait le monde bien plus petit qu'il n'est en vérité. Il n'arriva jamais en Asie, qui se trouvait beaucoup plus loin qu'il ne le croyait, à des milliers de kilomètres supplémentaires. Mais il eut de la chance. À un quart de cette distance, il découvrit une terre inconnue, située entre l'Europe et l'Asie.

Trente-trois jours après avoir quitté les eaux connues des Européens, Christophe Colomb et ses hommes virent des branches d'arbre flotter sur la mer et des oiseaux passer dans le ciel. C'étaient là des signes que la terre ferme n'était pas loin. Et le 12 octobre 1492, un marin du nom de Rodrigo vit au loin la lune se refléter sur du sable blanc, et il s'empessa d'en informer l'équipage. Il s'agissait d'une des îles des Bahamas, dans la mer des Caraïbes.



Le premier homme à apercevoir la terre ferme était censé recevoir une importante récompense, mais Rodrigo ne reçut pas la moindre pièce. Christophe Colomb déclara avoir vu une lumière au loin, la nuit précédente : c'est lui qui empocha la récompense.

### **L'impossible tâche des Arawak**

Les Indiens Arawak qui accueillirent Christophe Colomb vivaient dans des villages et pratiquaient l'agriculture. Contrairement aux Européens, ils ne possédaient ni chevaux ni bêtes de somme, et ne connaissaient pas le fer. En revanche, ils portaient aux oreilles de petits bijoux en or.

À eux seuls, ces petits bijoux influencèrent l'histoire. C'est à cause d'eux que Christophe Colomb, dès le premier contact, captura des Indiens, s'imaginant qu'ils pourraient le conduire jusqu'à la source de cet or. Il accosta sur plusieurs autres îles des Caraïbes, y compris celle d'Hispaniola, qui est aujourd'hui divisée en deux pays, Haïti et la République dominicaine. Après l'échouage d'un de ses navires, Colomb se servit du bois de l'épave pour construire un fort à Haïti. Puis il retourna en Espagne afin d'y annoncer sa découverte, laissant trente-neuf hommes dans le fort avec pour mission de trouver de l'or et de le garder en lieu sûr.

Le rapport que soumit Christophe Colomb au

roi d'Espagne était un mélange de faits et d'inventions. Il y prétendait avoir atteint l'Asie et donnait aux Arawak le nom d'« Indiens », comme on appelait alors les habitants des Indes. Selon lui, les îles qu'ils avaient découvertes devaient se trouver au large de la Chine. Elles étaient pleines de richesses :

« Hispaniola est un véritable miracle. Montagnes, collines, plaines et prairies sont à la fois belles et fertiles. [...] Les côtes en sont incroyablement accueillantes et on y trouve de larges rivières dont la majorité contient de l'or. [...] On y trouve également beaucoup d'épices, et de vastes mines d'or et d'autres minerais [...]. »

Christophe Colomb sollicita à nouveau l'aide du roi et de la reine pour organiser un autre voyage. Cette fois-ci, il reviendrait en Espagne « avec autant d'or qu'il leur faudra... et autant d'esclaves qu'ils en demanderont ».

Les promesses de Christophe Colomb lui valurent dix-sept navires et plus de mille deux cents hommes pour sa deuxième expédition. Ses objectifs étaient clairs : rapporter de l'or et des esclaves. Sa flotte parcourut les Caraïbes d'île en île pour capturer des Indiens. Mais à mesure que l'information circulait parmi les Indiens, les Espagnols trouvèrent de plus en plus de villages désertés. Lorsqu'ils arrivèrent à Haïti, ils découvrirent que les marins restés au fort étaient morts. Ces hommes avaient exploré l'île en

bandes, en quête d'or, et avaient réduit en esclavage femmes et enfants, jusqu'à ce que les Indiens les tuent au cours d'une bataille.

Les hommes de Christophe Colomb sillonnèrent à leur tour Haïti à la recherche d'or, sans rien trouver. Il leur fallait pourtant bien remplir leurs navires de quelque chose, aussi, en 1495, lancèrent-ils une vaste opération de capture d'Indiens. Ils firent cinq cents prisonniers, qu'ils envoyèrent ensuite en Espagne. Deux cents d'entre eux moururent au cours du voyage. Les autres arrivèrent en vie en Espagne et furent mis en vente par un responsable ecclésiastique. Christophe Colomb, dont les discours se voulaient souvent très religieux, écrivit plus tard : « Au nom de la Sainte Trinité, continuons à envoyer autant d'esclaves qu'il sera possible d'en vendre. »

Mais beaucoup trop d'esclaves mouraient en captivité. Christophe Colomb désespérait de tirer un profit quelconque de ses voyages. Il devait tenir sa promesse en remplissant ses navires d'or. Dans un coin d'Haïti où, selon Colomb et ses hommes, l'or abondait, ils ordonnèrent à toute personne âgée de plus de treize ans de recueillir cet or et de le leur donner. Les Indiens qui ne fourniraient pas d'or aux Espagnols auraient les mains tranchées, et on les laisserait saigner ainsi jusqu'à ce que mort s'ensuive.

C'était là une tâche impossible qu'on imposait aux Indiens. Le seul or qu'on trouvait sur l'île était

de minuscules paillettes charriées par les rivières. Les Indiens prirent donc la fuite. Les Espagnols les traquèrent à l'aide de chiens et les tuèrent. Lorsqu'ils faisaient des prisonniers, ils les pendaient ou les brûlaient sur des bûchers. Impuissants face aux armes à feu, aux épées, aux armures et aux chevaux des soldats espagnols, les Arawak se mirent à se suicider en masse avec du poison. Lorsque les Espagnols avaient commencé à chercher de l'or, le territoire d'Haïti comptait deux cent cinquante mille Indiens. En l'espace de deux ans, tant à cause des meurtres que des suicides, il n'en restait plus que la moitié.

Lorsqu'il fut évident qu'il ne restait plus la moindre paillette d'or, les Indiens servirent les Espagnols en tant qu'esclaves, dans leurs vastes propriétés. Obligés à travailler au-dessus de leurs forces, maltraités, ils moururent par milliers. En 1550, il ne restait plus que cinq cents Indiens. Un siècle plus tard, l'île ne comptait plus un seul Arawak.

## **Raconter l'histoire de Christophe Colomb**

C'est à Bartolomé de Las Casas que l'on doit de savoir ce qui se passa sur les îles des Caraïbes après l'arrivée de Christophe Colomb. Bartolomé de Las Casas était un jeune prêtre qui aida les Espagnols à conquérir Cuba. Pendant un certain temps, il fut

propriétaire d'une plantation où travaillaient des esclaves indiens. Mais il finit par abandonner sa plantation pour dénoncer la cruauté des Espagnols.

Las Casas fit une copie du journal de Christophe Colomb et écrivit également un ouvrage intitulé *Histoire des Indes* (*Historia de las Indias*). Dans ce livre, il décrit la société et les coutumes des Indiens. Il y raconte aussi comment les Espagnols les traitaient :

« En ce qui concerne les nouveau-nés, ils meurent prématurément parce que leurs mères, contraintes de travailler au-dessus de leurs forces et affamées, n'ont pas assez de lait pour les nourrir. Ainsi, lorsque j'étais à Cuba, sept mille enfants moururent en l'espace de trois mois. Certaines mères noyèrent même leurs bébés, par pur désespoir. [...] Ainsi donc, les époux mouraient dans les mines, les épouses mouraient à la tâche, et les enfants mouraient faute de lait. [...] J'ai vu de mes yeux tous ces actes si contraires à la nature humaine, et à présent, je tremble en écrivant tout ceci [...] »

C'est ainsi que commença l'histoire des Européens en Amérique. Ce fut une histoire de conquête, d'esclavage et de mort. Mais pendant très longtemps, les livres d'histoire enseignèrent aux enfants américains une tout autre histoire, un récit héroïque, plein d'aventures et sans le moindre bain de sang. De nos jours, la façon dont on raconte cette histoire aux jeunes commence à peine à changer.

L'histoire de Christophe Colomb et des Indiens nous montre comment l'histoire s'écrit. L'un des historiens les plus connus à s'être penchés sur Christophe Colomb s'appelait Samuel Eliot Morison. Il alla jusqu'à traverser l'Atlantique en suivant la route empruntée par le navigateur. En 1954, Morison publia un livre intitulé *Christophe Colomb, marin* (*Christopher Columbus, mariner*), qui eut beaucoup de succès. Il y raconte que la cruauté de Colomb et des Européens qui vinrent après lui provoqua le « génocide total » des Indiens. « Génocide » est un mot très dur. Il désigne un crime horrible : l'élimination délibérée d'un groupe ethnique ou culturel entier.

Morison ne mentit pas au sujet de Christophe Colomb. Il n'évita pas la question de ce massacre. Mais il se contenta de la mentionner très rapidement, avant de passer à autre chose. En noyant ce génocide historique dans une masse d'autres informations, il semble dire que ces massacres ne sont pas si importants que ça dans l'histoire de la découverte de l'Amérique. En présentant ce génocide comme une petite partie de l'histoire, il nous empêche de trop réfléchir à ce sujet et de reconsidérer l'image que l'on se fait de Christophe Colomb. À la fin de son livre, Morison résume son idée de Colomb, celle d'un grand homme dont la plus grande qualité, selon Morison, était sa connaissance des mers.

Un historien se doit de collecter et de sélectionner des éléments dans un ensemble de faits. Il choisit ceux qu'il exposera dans son livre, ceux dont il ne parlera pas et ceux qu'il mettra au centre de son travail. Ses idées et ses croyances influencent la façon dont il écrit l'Histoire. En retour, la façon dont l'Histoire est écrite peut modifier les idées et les croyances des gens qui la lisent. La façon dont Morison voit l'Histoire, sa vision du passé dans laquelle Christophe Colomb et d'autres hommes tels que lui apparaissent comme de grands navigateurs et d'incroyables explorateurs, mais dans laquelle on ne dit presque rien au sujet du génocide dont ils furent responsables, cette version de l'Histoire semble dire que ce qu'ont fait ces hommes était juste et bon.

Beaucoup de personnes écrivant et apprenant l'Histoire finissent par considérer des choses aussi terribles que les conquêtes et les massacres comme le prix à payer pour accéder au progrès. C'est parce que ces personnes considèrent que l'Histoire est celle des gouvernements, des conquérants et des dirigeants. De ce point de vue, l'Histoire est ce qui arrive aux États ou aux nations. Ses acteurs sont des rois, des présidents et des généraux. Mais que fait-on des ouvriers, des fermiers, des personnes de couleur, des femmes, des enfants ? Eux aussi font l'Histoire.

L'histoire de tous les pays du monde est toujours

constituée de terribles conflits entre les conquérants et les conquis, entre les maîtres et les esclaves, entre les gens qui détiennent le pouvoir et ceux qui ne le détiennent pas. Quand on écrit l'Histoire, il faut toujours choisir son camp. Par exemple, j'ai choisi de raconter l'histoire de la découverte de l'Amérique du point de vue des Arawak. Je raconterai l'histoire de la Constitution des États-Unis du point de vue des esclaves, et l'histoire de la guerre civile du point de vue des Irlandais de New York.

Je crois profondément que l'Histoire peut nous aider à imaginer de nouvelles possibilités pour le futur. En nous montrant par exemple des éléments cachés du passé, des moments où le peuple a prouvé qu'il pouvait s'unir et tenir tête aux puissants. Peut-être notre avenir se trouve-t-il dans ces instants de bonté et de courage du passé, bien plus que dans ses siècles de guerre. Telle est mon approche de l'histoire des États-Unis d'Amérique, qui débuta avec le premier contact entre Christophe Colomb et les Arawak.

### **D'autres contacts, d'autres combats**

La tragédie de Colomb et des Arawak se répéta encore et encore. Les conquistadors espagnols Hernan Cortés et Francisco Pizarro anéantirent les Aztèques du Mexique et les Incas d'Amérique du Sud.



Et lorsque des colons anglais arrivèrent en Virginie et dans le Massachusetts, ils firent subir exactement le même sort aux Indiens qu'ils y trouvèrent.

Jamestown, en Virginie, fut la première colonie anglaise permanente en Amérique. Elle fut construite sur un territoire gouverné par un chef indien du nom de Powhatan. Celui-ci observa les Anglais s'installer sur ses terres sans pour autant les attaquer. En 1607, Powhatan discuta avec John Smith, l'un des chefs de Jamestown. Le récit qui nous en est parvenu n'est peut-être pas totalement fidèle, mais les mots de Powhatan tels qu'ils y sont présentés ressemblent beaucoup à ce que disaient et écrivaient d'autres Indiens à la même époque. On peut considérer les mots qui suivent comme l'expression de ce que pensait Powhatan en observant les hommes blancs s'installer sur son territoire :

« Je connais la différence entre la paix et la guerre, mieux que n'importe quel homme de ma nation. Pourquoi voulez-vous prendre par la force ce que vous pourriez avoir simplement par amour ? Pourquoi vouloir nous détruire, nous qui vous fournissons votre nourriture ? Que pouvez-vous obtenir par la guerre ? Pourquoi êtes-vous si jaloux de nous ? Nous venons sans armes, et nous sommes prêts à vous donner ce que vous demandez à condition que vous veniez en amis, car nous sommes assez intelligents pour savoir qu'il vaut mieux manger de la

bonne viande, dormir confortablement, vivre paisiblement avec nos femmes et nos enfants, rire et se réjouir en compagnie des Anglais, marchander avec eux leur cuivre et leurs haches, plutôt que de les fuir, pour se coucher sur la terre froide des forêts, se nourrir de glands, de racines et de pareilles horreurs, et d'être traqués si impitoyablement qu'il nous serait impossible de manger ou de dormir. »

Durant l'hiver 1609-1610, les réserves de nourriture des Anglais de Jamestown s'épuisèrent totalement, ce qui les plongea dans la famine. Ils errèrent dans les bois à la recherche de noix et de baies, et ils fouillèrent même des tombes pour se nourrir de cadavres. Des cinq cents colons installés, seuls soixante survécurent.

Certains s'empressèrent de se joindre aux Indiens, parmi lesquels, au moins, ils ne mouraient pas de faim. L'été qui suivit, le gouverneur de la colonie demanda à Powhatan de les relâcher. Devant son refus, les colons détruisirent un campement indien. Ils enlevèrent la reine de la tribu, jetèrent ses enfants dans l'eau et leur tirèrent dessus, avant de la poignarder.

Douze ans plus tard, les Indiens tentèrent de se débarrasser des campements anglais, qui ne cessaient de se multiplier. Ils massacrèrent trois cent quarante-sept hommes, femmes et enfants. La guerre fut alors totale. Comme les Anglais ne pouvaient ni réduire

les Indiens en esclavage, ni vivre en paix avec eux, ils décidèrent de les éliminer.

Plus au nord, les pèlerins puritains s'établirent en Nouvelle-Angleterre. Tout comme les colons de Jamestown, ils s'installèrent en terre indienne. La tribu Pequot vivait dans le sud du Connecticut et dans le Rhode Island. Les colons convoitaient cette terre, aussi entrèrent-ils en guerre contre les Pequot. Il y eut des massacres d'un côté comme de l'autre. Les Anglais eurent recours à une tactique de guerre déjà utilisée par Cortés au Mexique. Afin de terroriser l'ennemi, ils attaquaient des civils, des personnes qui n'étaient pas des guerriers. Ils mettaient le feu à des wigwams<sup>1</sup>, et quand les Indiens en sortaient pour échapper aux flammes, les Anglais les découpaient en morceaux à l'aide de leurs épées.

Lorsque Christophe Colomb arriva en Amérique, dix millions d'Indiens vivaient au nord de ce qu'on appelle à présent le Mexique. À mesure que les Européens s'implantèrent sur ce territoire, la population ne cessa de chuter, jusqu'à ce que le nombre d'Indiens n'atteigne même plus un million. Beaucoup d'entre eux moururent de maladies que les blancs avaient apportées.

Qui étaient ces Indiens ? Qui étaient ces gens qui

---

1. Autre nom des tipis, tentes coniques dans lesquelles vivaient la plupart des Indiens du nord-est de l'Amérique. (N.d.T.)

accueillirent Christophe Colomb et ses hommes avec des cadeaux ou qui, cachés dans leurs forêts, observèrent les premiers colons blancs de Virginie et du Massachusetts ?

Près de soixante quinze millions d'Indiens vivaient en Amérique du Nord et en Amérique du Sud avant l'arrivée de Christophe Colomb. Les Amériques comptaient des centaines de cultures tribales, ainsi qu'environ deux mille langues différentes. Beaucoup de ces tribus étaient nomades : ces peuples ne cessaient de voyager et subsistaient grâce à la chasse et à la cueillette. Cependant, d'autres maîtrisaient parfaitement l'élevage et l'agriculture, et vivaient dans des communautés sédentaires, c'est-à-dire sans se déplacer. Pour les Iroquois, la tribu la plus puissante du nord-est de l'Amérique, la terre n'appartenait pas aux individus : elle appartenait à l'ensemble de la société. Ils se répartissaient les tâches de l'élevage, de l'agriculture et de la chasse, et partageaient la nourriture entre eux. Dans la société iroquoise, les femmes étaient respectées et occupaient une place importante : le pouvoir était partagé par les deux sexes. On enseignait aux enfants à être indépendants. Les Iroquois n'étaient pas seuls dans ce cas : d'autres tribus indiennes vivaient de façon similaire.

Ainsi, Christophe Colomb et les Européens qui lui succédèrent n'arrivèrent pas sur des terres sauvages et inhabitées. Ils arrivèrent dans un monde qui, à

certains endroits, était aussi peuplé que l'Europe. Les Indiens avaient leur propre histoire, leurs propres lois et leur propre poésie. Ils respectaient le principe d'égalité, bien plus que les peuples européens. Le « progrès » était-il une raison suffisante pour éliminer leurs sociétés ? Le destin des Indiens nous montre bien que l'Histoire ne se résume pas qu'à l'histoire des conquérants et des chefs.